

LA CONDITION
PAVILLONNAIRE

Sophie Divry

LA CONDITION
PAVILLONNAIRE

Roman

NOTAB/LIA

ISBN : 978-2-88250-347-3

© Les éditions Noir sur Blanc, 2014

© Visuel : Paprika

*On ne change pas la vie à soi seul et ce
n'est rien d'être libre en rêve.*

*Le problème de la liberté intéresse
tout le troupeau.*

*Tout le troupeau sera libre ou pas une
bête ne le sera.*

Jean GUÉHENNO

PREMIÈRE PARTIE

D'une histoire commencée avant nous, et qui se continuera tant qu'on pourra tenir des cadastres et des conversations, édifier des murs, creuser au bulldozer, cultiver un potager, élever des enfants, tant qu'on pourra payer du géomètre, de l'ingénieur, de l'ouvrier ; tant qu'il sera possible de se réunir chez un notaire pour imprimer un acte de vente en quatre exemplaires dans un bureau climatisé. D'une histoire qui se continuera après nous tant qu'il y aura du couple pour y résider, s'aimer, nettoyer, bricoler, recevoir, vivre en somme ; tant qu'ils seront assez fertiles pour se reproduire, engendrant une famille de plusieurs membres et dans cette famille toi, la femme, M.A.

Tu es assise à la table de la cuisine. Ton regard déchiffre machinalement les inscriptions d'un emballage de compote de pommes resté sur la toile cirée. Et dans le silence de début d'après-midi, le compresseur du réfrigérateur se déclenche.

Il s'agit d'un modèle encastré d'un mètre trente de haut sur quarante-cinq centimètres de large, constitué d'une porte blanche surmontée d'une petite plaque sur laquelle est écrit BREUND CONFORT ; un voyant vert y est allumé ; à gauche de la diode, un bouton en forme d'étoile de neige stylisée porte l'inscription SUPER COOL. Si on appuie dessus, un petit vrombissement se fait entendre pour

signaler le passage à une température intérieure plus froide. La porte est couverte de cartes postales et d'une douzaine de magnets – les magnets sont des petits objets décoratifs montés sur aimant ; il y en a de la taille d'une punaise, blancs, dorés, argentés et noirs ; il y en a de plus gros : un magnet carré, où est dessiné un chat avec écrit GATTO DI ROMA, semble être un souvenir d'Italie ; un petit cœur en bois orné d'une fleur et de bouts de raphia ; un magnet en forme de chameau ; un magnet en forme d'autruche ; le dernier, qui semble venir d'un pays africain, représente une femme en train de piler le mil. Plusieurs cartes postales sont retenues par ces magnets. Sur la plus haute, un soleil couchant sur lequel on peut lire EL PORT DE LA SELVA, COSTA BRAVA ; en dessous une carte postale de la campagne LES CLOCHES DES PYRÉNÉES, une autre avec un désert marocain, une autre de Grèce, une de Pétra, Jordanie. Il y a une carte postale avec un dauphin qui sort la tête d'une mer translucide, l'animal semble rire ; une seconde photo est incrustée dans cette première image, elle montre une plage couverte de baigneurs, et au-dessus du dauphin est marqué BONJOUR, au-dessous : DE CARNAC. Il y a aussi sur cette porte de frigidaire une photographie de trois enfants avec écrit « Bon anniversaire, mamie. » En contrebas, une photo plus ancienne, portant des traces de jaunissement, d'un enfant accroupi dans une bassine, le garçonnet doit avoir quatre ans, il prend son bain en plissant les yeux à cause de la lumière et sourit ; à droite de la bassine, un jouet abandonné dans l'herbe ; à gauche de la photo, la poignée en aluminium servant à ouvrir la porte du réfrigérateur.

Nous savons aujourd'hui que les magnets sont des cadeaux rapportés par des membres de ta famille ; nous savons que ces cartes postales sont accrochées là depuis des mois, voire des années ; nous savons qu'elles changeront de place selon l'arrivée de nouvelles cartes dans ta

boîte aux lettres ; nous savons que les enfants photographiés ont grandi ; ils sont devenus mères, pères, propriétaires, ils sont des voyageurs depuis longtemps revenus raconter leurs vacances dans une autre cuisine.

Mais toi, dans ces moments-là, seule, tu te souviens.

I

Tu t'ennuyais beaucoup quand tu étais petite.

Il te fallait marcher dix minutes pour rentrer chez toi après l'école. Tes parents habitaient une maison dans le quartier qu'on appelait au village de Terneyre « le lotissement ». La ville la plus proche s'appelait Valvoisin, renommée plus tard par la municipalité Valvoisin-sur-Isère, mais vous n'y alliez pas souvent.

Certains dimanches ta mère mettait une cervelle d'agneau à dégorger dans un verre ; cela te dégoûtait ; tu détournais la tête en passant dans la cuisine.

– Oh là là... Qu'est-ce qu'elle est délicate, cette enfant !

Sur les genoux de ton papa : « Au pas, au trot, au galop ! »

Tu te souviens de la graisse de moteur dans le garage de ton père. Six jours par semaine il cognait sur des carrosseries, tu étais toute fière, car on lisait votre nom de famille sur l'enseigne.

Quand tu lui rendais visite après l'école, tu sentais cette odeur âcre de graisse, de chaînes, de pneu, rien ne te semblait plus beau que ton papa vêtu d'un bleu taché de traînées noires. Il te prenait dans ses bras et t'élevait dans les airs.

- Alors, ma petite reine ?
- Viens faire un poutou à ton papa.
- Allez, encore une cuillère et on passe au dessert.

Tu es assise sur le banc de l'école et tu pouffes de rire.

Le goût de la mine de crayon glissée entre tes lèvres. Ta mère : « Arrête de sucer ça, c'est toxique ! » Ce mot, *toxique*, qui renforçait l'envie de sucer.

Des phrases de camarades :

- Ferme les yeux, ouvre la bouche.
- Je te dis quelque chose mais c'est un secret.
- Oh la menteuse ! Elle est amoureuse !

Le tube de dentifrice en métal que ta mère roule consciencieusement sur le rebord de la salle d'eau :

- Faut pas gâcher.
- Faut pas salir.
- Fais attention !

Soudain une braise est sortie du feu et t'a brûlée. Vite ton père a coupé une pomme de terre et l'a appliquée sur ta peau ; l'accident permettant un ordre différent des choses, d'habitude « On ne joue pas avec la nourriture ».

Tu comptes les jours avant ton anniversaire. La grosse bougie de tes dix ans.

Tu as de la fièvre. Une main d'adulte se pose sur ton front.

Sur la table de la cuisine à Terneyre, les légumes pris dans les mailles du filet à commissions.

Tu te souviens du tablier à carreaux rouges et verts que ta mère mettait sur sa jupe pour cuisiner.

Sa robe de chambre en laine, contre laquelle tu aimais te blottir.

La fierté de surprendre les adultes en train de parler de toi. Quand ils disaient par exemple « Elle travaille bien à l'école » ou « Elle a un sacré caractère ! »

Ton excitation les premières soirées où tes parents sortent en te laissant seule à la maison. Tu vas fouiller dans leur chambre, tu enfiles une jupe de ta mère, mets de son rouge à lèvres. Tu te promènes ainsi accoutrée devant le miroir, ramenant tes cheveux sur la tête. Tout à coup la porte du rez-de-chaussée s'ouvre ; vite tu cours te défaire. Mais la peur elle-même était un plaisir.

Des phrases de tes grands-parents :

- Il braconne, un jour il va se faire chauffer les oreilles.
- Chacun chez soi et tout ira bien.
- Son mari, la pauvre, il boit.

Le jardin sur lequel donnait la fenêtre de ta chambre était très étroit et très vert.

Le potager au fond, une balançoire qui ne servait plus, quelques poules qui ont disparu au moment de ton adolescence.

- C'est bien trop de travail.
- Et puis c'est sale, ces bestioles.

Tu dessines des fleurs sur des pages vierges, toujours le même dessin.

- C'est une vraie petite femme.
- Tu vas en faire une neurasthénique !

« Parfois elle répond », avait dit le professeur de français à ta mère, et on t'avait traitée d'insolente. Tu avais demandé ce qu'il fallait faire après une question, si c'était mal de *répondre*.

- Tu nous prends pour des imbéciles ?
- Va dans ta chambre.
- Parle-moi correctement.

Les revues que tu achetais en cachette avec ton argent de poche.

Tu écoutes la radio dans ta chambre, ton cœur bat devant les films sur le poste de télévision.

Tu collectionnes des images de chevaux.

Tu t'ennuies.

Puis tu es partie en ville faire des études. Tu as mangé des sandwiches à dix francs, tu t'es familiarisée avec des noms de salles et d'amphis, tu as fumé des cigarettes, tu n'es pas arrivée à dormir les veilles d'examens, tu as attendu des bus et des métros, tu as appris à commander un demi et à prendre part à la conversation quand on est attablé avec une dizaine d'amis, tu as lu des livres écrits tout petit, tu as dessiné des graphiques, tu t'es rendu compte de la cherté de la vie, pour la première fois tu as été malade et ta mère n'était pas à ton chevet, le vendredi soir tu es rentrée chez tes parents avec ton linge à laver, tu as trouvé leurs gestes plus lents, leurs visages vieillis, tu avais hâte de rentrer, tu as suivi une A.G. de grève, tu es allée dans une fête étrange, tu as donné des serviettes hygiéniques, tu t'es crue pauvre, comme personne ne te

regardait tu as mangé des pâtes directement dans la casserole et puis un jour tu as eu ton diplôme.

Mais ; avant cela ; il avait fallu t'*orienter*.

L'adolescente que tu étais ne possédait ni une âme d'artiste ni une vocation pour *aider les autres*, avait conclu la conseillère d'orientation du lycée de Valvoisin-sur-Isère. Elle t'avait proposé des études d'économie dans une faculté de Lyon, en général ça ne déplaisait pas dans ce genre de famille, avait pensé la fonctionnaire. « Je crois que j'ai trouvé ma voie », dis-tu très exaltée en rentrant à Terneyre ce soir-là, et personne n'avait trouvé à redire. Un monde nouveau s'ouvrait à toi dans lequel tu n'entendrais plus ton père faire slurp en mangeant de la soupe.

Tu ne feras jamais ce qui s'appelle des *voyages d'affaires*, mais ta licence d'économie te permettra d'être embauchée dans l'entreprise Bédani en 1978, puis chez Coead en 1995. Ce diplôme étant recherché à l'époque, tu trouveras grâce à lui une place dans une économie de marché où chaque fonction se devait d'être remplie et qu'on remplissait alors durablement. Ainsi la vie étudiante n'aura été qu'une étape ; ces réveils difficiles après la « terrible fiesta d'hier soir » ; ces courses au Prisunic ; le premier joint ; le dépucelage ; les conflits de voisinage, tout ce que tu vivras ; qu'une étape nécessaire avant que l'on t'affecte à la fabrication de meubles chez Bédani et plus tard à la surveillance des fournisseurs informatiques chez Coead.

(Nous pouvons noter ici qu'avec un tel bagage universitaire tu aurais pu te retrouver aussi bien dans :

les petits pots alimentaires,
les nouilles aux œufs,
les câbles téléphoniques,
la papeterie industrielle,
la lingerie de luxe,
ou les réacteurs atomiques.)

Car elle se débrouillait bien dans ses études, la petite fille qui hier trouvait si mystérieux tous les papiers que remplissaient ses parents ; papiers pour la caisse de retraite, pour la Sécurité sociale, pour le crédit ; la petite fille qui avait demandé un jour s'il y avait « une école pour devenir adulte », en quelques années va devenir locataire, étudiante, stagiaire, employée. Tu t'installeras dans un deux-pièces et tu feras le nécessaire pour avoir l'eau courante et un abonnement au gaz de ville, puisqu'il suffisait de quelques passages au guichet pour accéder à ce confort moderne, tu en bénéficieras ; sans jamais te demander comment étaient nés dans les couches inférieures de la voirie sociale les tuyaux te permettant de te sentir au chaud dans ton appartement.

Mais pour l'instant ; tu es encore une adolescente dans ta chambre aux murs jaunes de Terneyre. Tout te semble médiocre autour de toi, les plaisanteries que ton père tient avec le voisin, un bras par-dessus la haie, tout en lui donnant une livre de haricots verts.

– Vraiment, ils ont tellement produit cette année. Je n'avais pas vu ça depuis dix ans.

– Faut dire, avec tout ce qu'il a plu !

Obtenir le baccalauréat était la condition pour fuir d'ici. Tu révises tous les soirs. Mais déjà ta concentration s'interrompt, tu t'allonges sur le lit. Tu as dix-sept ans et tu regardes mélancolique le plafond. Derrière la vitre, une voiture passe. Tu sors du papier mauve et commences une lettre à Catherine, une fille rencontrée en seconde avec laquelle tu es devenue amie avant que son père soit muté à Paris. Vous écrire apporte à votre amitié une dimension supplémentaire, quelque chose qui vous surélève du lot commun. Tu n'étais pas la seule jeune fille du quartier à te désennuyer grâce à ce type de correspondance, mais tes lettres étaient particulièrement touchantes.

Le lycée, la *disserte* que tu devais rendre pour lundi et ta dernière dispute avec ta mère y prenaient une large place, mais quelques paragraphes plus bas tu te lançais dans la description de ta vie idéale ; tu vivrais la nuit et dormirais le jour, ferais le tour du monde et épouserai un bel homme brun que tu rejoindrais après un grand voyage ; alors ; un petit chien roux jappant à vos côtés vous irez courir nus sur la plage, vous roulant dans le sable, rentrant au crépuscule dans une immense maison qui dominerait l'océan, et « on serait heureux, infiniment heureux » – tu finissais par une plaisanterie pour dire que tu n'étais pas dupe.

Les lettres de Catherine étaient empreintes du mystère particulier de sa résidence parisienne. Tu guettais le facteur. Rien que de voir le tampon de la poste PARIS-MASSY, tu imaginais le métro, la foule, Brigitte Bardot... L'enveloppe à la main tu filais à l'étage, fermais ta porte à clef et, à plat ventre sur ton lit, tu déchiffrais son écriture avec avidité. Catherine te remercie pour ta lettre, elle te raconte son installation dans la capitale, son nouveau lycée, te dit qu'elle est allée voir la tour Eiffel, le Trocadéro, Notre-Dame, la place de la Concorde, qu'elle s'est baladée au Quartier latin ; on entend parler toutes les langues ici ; cette sacrée ville ne dort jamais. Elle te jure que malgré la distance vous serez amies toute la vie, des « sœurs de cœur ». Vous vous dites cela dans un élan sincère que vous prenez pour de la profondeur sentimentale, pour de l'amour ; car à l'adolescence on croit qu'il suffit d'habiller une amitié de grandiloquents serments pour qu'elle existe sous cette forme, persiste sous cette forme et ne soit pas distendue, avalée et finalement cassée par le cours de la vie. Tu confiais à Catherine ta volonté de fuir cette *fichue piaule*, elle daubait sur ses vieux parents, te disait qu'elle voulait faire une fugue, « une vraie »... et ces lettres répandaient dans vos cœurs des fantasmes de liberté qui, de Paris à Terneyre, résonnaient à l'identique : après le bac, à nous la vie !

Le pays croissait, l'époque était au plaisir et le travail ne manquait pas pour qui voulait apporter sa contribution, comme disait d'un ton enthousiaste votre jeune enseignant en sciences physiques ; mais surtout ; Lyon n'était qu'à soixante-dix kilomètres de Valvoisin. Quelle joie ce serait de parcourir cette grande cité industrielle, de te promener seule dans les rues, d'aller au cinéma puis de dîner d'un yaourt si l'envie t'en prenait. Ah, écrivais-tu sur le papier mauve, que tu avais hâte du jour où tu sortirais enfin de ce *bled pourri* où les voisins te demandaient tes dernières notes à l'école. Le pire étant ceux qui t'interpellaient à la sortie des classes :

– Tu diras à ton papa que je viendrai chercher mon auto mardi. Hein, tu lui feras la commission ?

Dans la cuisine, le dîner finissait de plus en plus souvent par des altercations.

– Tu n'es jamais contente !

– Rien n'est assez bien pour toi !

Une porte qui claque, te voilà en larmes dans ta chambre. De grandes grèves alors agitaient la France ; dans ces moments-là ton isolement te semblait plus cruel, tu aurais voulu les rejoindre, non pas les ouvriers aux mines sombres, mais bien eux, la horde des chevelus parisiens, ceux que ton père insultait devant son poste ; continuant à pleurer de rage dans ta chambre, tu te voyais maintenant en poète maudit partant sur des routes poussiéreuses avec un sac à dos... Tout plutôt que de rester ici, ensevelie par les conversations sur les moteurs à réparer et autres phrases comme :

– Tu diras à Renée de venir prendre la soupière.

– Donne-moi tes chaussettes, que je les reprenne.

Parfois tu étouffais tellement que l'idée du suicide te visitait. Tu te jetais du balcon et s'ensuivaient le terrible moment de la découverte du corps, la peine et le remords de tes parents, les funérailles avec tout ce que les gens

diraient de toi ce jour-là, ton destin exceptionnel et incompris... Prise dans ces péripéties tu ne pensais plus au chagrin qui les avait fait naître et qui revenait s'abattre sur toi dès que tu parvenais à la fin de ton enterrement. Tu te recroquevillais dans ton lit. Si au moins tu avais eu des frères et sœurs ! Vous auriez ensemble habillé des poupées, ensemble joué aux Indiens, ensemble monté dans les arbres, le soir au coucher tu leur aurais lu des livres de contes... Ah comme ça doit être bon d'être enceinte, écrivais-tu à Catherine, comme ça doit être doux de toucher son ventre et de sentir qu'une petite chose bouge. Tu aurais plusieurs enfants, quatre au moins, tu les serrerais dans tes bras pour qu'ils n'aient jamais froid, vous feriez tous une promenade dans le vent, puis prendriez un repas succulent dans la maison blanche avec leur papa, celui du grand océan et du petit chien roux.

Sinon, tu pouvais toujours lire, ça désennuie. Une camarade t'avait passé *L'Astragale*, tu te fantasmes en délinquante, cavaleuse, mais au bout d'une heure, lasse, tu redescends au salon. Tu regardes des feuilletons où de riches Américains font des bébés à des femmes aux cheveux blonds en cascade qu'ils épousent ensuite en cabriolet. Dans la cuisine ta mère recoud un bleu. Elle te crie que tu ferais mieux de t'occuper à tes devoirs plutôt que de regarder ces bêtises. Tu réponds sur un ton revêche que c'est déjà fait, que de toute façon ils ne peuvent pas comprendre.

Le lendemain, lever à sept heures. Ton père était déjà parti au garage. Ta mère ne pouvait pas s'empêcher :

- Tu n'as rien oublié ? Tu as tout dans ton cartable ?
- Maman, je n'ai plus huit ans.
- On ne peut rien te dire !
- Faut que j'y aille, j'ai mon bus...

Tu allais connaître ton premier flirt au complexe sportif de Valvoisin. Le cours de gym auquel ta mère t'avait

inscrite, en pensant que faire de l'exercice est constitutif d'une bonne éducation (et parce que cela coûtait moins cher qu'un autre projet qu'elle avait pour toi, te faire jouer du piano), était sous l'influence de filles précocement dépuçelées qui rivalisaient de commentaires d'une effroyable précision. Tu te souviens de la plus âgée, une championne départementale de poutre dont les seins bougeaient abondamment pendant les exercices ; son copain l'attendait le soir devant le stade sur son scooter ; il portait un blouson de cuir, avait les cheveux longs, et la fille passait sa longue jambe de l'autre côté de la selle avant de s'agripper à son dos. Les lycéennes comme toi les regardaient partir en frémissant.

Tu te mets à surveiller tes repas. Dans un tiroir tu caches un soutien-gorge en dentelle, tu te rases les jambes dans le bidet ; le premier baiser va venir d'un garçon prénommé Antoine, membre de l'équipe d'athlétisme départementale. Il t'a plu à sa démarche, à son sourire, à la manière dont il porte son sac à dos. Il reste avec toi à l'arrêt du bus numéro 6, ce petit bout de rue devenant pour tes quinze ans aussi romantique que les balcons shakespeariens. C'est là que vous restez, laissant passer les bus, serrés l'un contre l'autre, vous prenant par la main, vous confiant des bêtises de votre âge ; c'est là que tu connais pour la première fois la sensation d'une autre langue que la tienne dans ta bouche, que ; pour la première fois ; tu sens une mer chaude se répandre sous ta peau, délicieuse et paralysante.

Revenue dans ta chambre, tu écris des pages et des pages à Catherine : ta hâte de revoir Antoine le mercredi suivant, ce qu'il t'a dit le mercredi passé, et surtout : est-ce qu'il est amoureux de toi ? Depuis le rez-de-chaussée ta mère crie :

– À table !

Ce premier amour, ce sont des scènes dans ta mémoire.
Le jour où Antoine te demande s'il peut être « plus qu'un ami pour toi ».

Le jour où vous allez au cinéma en cachette.

Le jour où il t'invite chez lui pour « te montrer quelque chose, tu regretteras pas ». Il te fait monter dans la chambre de son frère. Tu le suis, un peu inquiète d'être seule dans une maison étrangère, lorsque tu vois dans un panier une chatte avec quatre chatons.

– Oh, comme ils sont mignons !

– Ils sont nés il y a dix jours.

La chatte ronronne au cœur de sa portée. Tu tends la main vers elle.

– Tu peux m'en attraper un ?

L'adolescent s'accroupit et te donne un des chatons. Le contact est chaud, délicieux, sur ta peau. Tu caresses son petit crâne, ses minuscules oreilles, l'animal alors dresse sa tête rose, le cou raidi, comme si de ses yeux aveugles il cherchait de nouveau ta main.

– Comme il est drôle !

Tu es à genoux sur le carrelage, Antoine près de toi. Tu sens son bras contre ton épaule, tu sens son souffle et plusieurs parfums exsudant de son torse ; alors la mer délicieuse revient, violente, inonder ton visage, tes jambes, ton corps en entier. C'est donc ça, le désir ! Toi qui croyais que seuls les hommes le ressentiaient si fort. Affolée, tu te lèves :

– Alors, on va au cinéma ?

Ce flirt dure quelques semaines. Antoine t'écrit des lettres passionnées. Tu les as encore aujourd'hui dans ta chambre. Il suffit d'ouvrir un carton à chaussures et elles sont de nouveau là, débordantes de mots comme :

Mon amour. Je ne peux m'empêcher de maudire ce papier et ce stylo car ils ne font que rappeler très péniblement la distance qui nous sépare. J'aimerais te prendre dans mes bras

et regarder les étoiles. Si tu savais combien tu me manques : ton visage, tes mains, l'odeur de tes vêtements. C'était bien de discuter l'autre jour. Après t'avoir vue au stade, j'ai dansé dans toute ma chambre en faisant des bonds tellement j'étais heureux. Comment oublier la douceur de ta peau. Rarement j'ai eu l'occasion de rencontrer une personne aussi douce et belle à la fois. Je suis impatient de te retrouver. Je voulais juste te dire que tu me manques beaucoup et que je t'aime toujours plus. Je t'embrasse fort, fort, et encore plus fort.

Un jour Antoine te caresse les seins. Tu te laisses faire.

Un jour il te dit :

– Tu as déjà fait l'amour ?

Ça te laisse sans voix. Le garçon reprend vite :

– Moi, jamais. Mais mon frère, il l'a fait.

– Ton frère il a dix-sept ans, c'est pas pareil.

Tu crois devoir te défendre.

– Moi je pense qu'on peut faire l'amour que si on est vraiment très très amoureux.

Pour finir ; ce chagrin terrible qui te fait pleurer toute une après-midi, parce que tu penses qu'Antoine t'a trompée avec une autre fille du gymnase ; cette peine de petite femme... Mais très vite tu vas avoir d'autres petits copains. C'est comme un nouveau jeu : marcher sur la poutre et séduire les garçons. Jusqu'au jour où tu affrontes un refus. Le soir même, tu te regardes nue dans le miroir de ta chambre, passant tes mains dans tes cheveux, dégageant la nuque, mettant une barrette sur la masse qui s'effondre. Tu te contemples, cherchant à savoir si tu es vraiment jolie (tout le monde le dit) et pourquoi cet élève de terminale n'a pas voulu *sortir avec toi*. Ce n'est plus un garçon en particulier que tu cherches, mais l'onde chaude qui élargit ta poitrine et te rend si puissante.

D'en bas on insiste :

– J'ai dit : à table !

Tu reprends un air boudeur, un air de princesse pour refuser les nouilles beurrées.

– Tu critiques tout ! On verra bien quand tu seras aux fourneaux.

Disait la mère.

– Sans compter qu'un mari ça s'attrape par le bas-ventre, mais ça se garde par le ventre...

Disait le père.

Bientôt tu seras protégée de toute cette vulgarité. Tu viens d'avoir le bac. Mention bien. Aussi dépasses-tu tes parents, prends-tu une voie qu'eux-mêmes n'ont pas pu prendre dans leur jeunesse ; eux qui n'ont travaillé que dans le secrétariat et le petit patronat, qui ont mis de l'argent de côté pour toi et conçu un unique enfant en souvenir de la pauvreté : cette enfant va monter d'un cran. Ils le voient dans ton regard, ce filet de mépris lié à ton ambition. Ils en parlent le soir dans leur chambre, ils sont fiers que tu veuilles réussir dans quelque chose ; et même s'ils trembleront pour toi ; comme plus tard tu craindras l'accident de parcours pour tes propres enfants ; même si, les années passant, ils te poseront de moins en moins de questions, incapables de comprendre cet emploi pour lequel on t'a façonnée, ils te feront confiance ; de même toi plus tard, quand ton fils cherchera à t'expliquer son travail, tu ne comprendras pas, mais tu lui feras confiance – puisqu'il arrive un moment où le travail d'éducation est achevé.

Mais pour l'heure rien n'a changé. La télé retransmet le Tour de France. On fête ta réussite au bac, ta mère a cuisiné un bon repas, sans non plus « en faire trop ».

– Il ne faut pas lui monter la tête.

– S'agit de bien travailler à la faculté, maintenant.

Pour préparer ton départ en ville, ta mère fait avec toi un aller-retour à Lyon. C'est un moment privilégié. Il s'agit de t'inscrire à l'université et de trouver une chambre. Elle

te fait la surprise de t'acheter des vêtements neufs, presque à la mode.

– C'est que tu es une grande fille maintenant, tu ne peux plus t'habiller n'importe comment.

À Terneyre, les dîners se passent à faire la liste de tout ce qu'il faudra prendre dans tes valises, tout ce qu'il faudra manger ou ne pas manger, dire ou ne pas dire, être polie avec les professeurs, ne pas te faire remarquer... Tu t'énerves de nouveau. Quand ce n'est pas à toi qu'ils en parlent, c'est aux voisins. « Ma fille va faire des études d'économie ! » entends-tu au milieu des haricots verts.

Sur ton lit tu feuilletes un magazine, gribouilles sur une page toujours les mêmes fleurs et penses à l'homme qui t'aimera toujours et jamais ne sentira la sueur. Tout est décidément trop petit pour toi ici, et dans ton corps enfoncé dans les méandres du lit tu te laisses prendre par des rêves de gloire ; silencieuse, étendue, satisfaite ; tandis que la nuit tombe sur la zone. Les tracteurs sont rentrés des champs. Demain c'est lundi. Tu as donné à Catherine ta nouvelle adresse. Bientôt tout sera prêt. Ce sont les dernières nuits dans la maison familiale, tu allumes ta radio sur cette émission où des filles racontent « j'ai vécu une passion ». Plus que quelques semaines, et tu seras partie, te dis-tu encore en soupirant – lorsque tu entends grincer le vieux lit à ressorts de la chambre voisine. Tu te bouches les oreilles, dégoûtée. Quoi ! Eux qui ne se touchent jamais, qui ne se disent aucun mot tendre, comment osent-ils accomplir ce que seuls doivent faire les amoureux ? Ça te révolte ; l'idée qu'à leur âge il pouvait encore se passer quelque chose de sexuel, matérialisé par des bruits de ressorts vieilliss ; et tu montes le son du transistor, essayant d'oublier au plus vite l'agitation honteuse de la chambre parentale.

II

Et voici qu'un jour tu y fus, en ville. Ton père venait d'acheter le dernier modèle de chez Renault, une berline à deux portes avec un coffre d'une capacité remarquable pour une voiture de cette taille, ça valait tout de même dix mille francs mais le concessionnaire lui avait fait un rabais – et puis elle faisait *jeune*, lui confirmas-tu. Il n'y avait à l'époque que quatorze millions d'automobiles en France. À l'intérieur vous êtes tous les trois assez excités. Mais quelle que puisse être la raison d'un déménagement et ce qui lui donne sa valeur ; ici le départ d'un enfant du foyer parental, ailleurs la fin d'un couple, la mort d'un proche, la perte ou le changement d'emploi, ces journées en fin de compte consistent à transporter des objets d'un lieu à un autre. Tes valises sont chargées à Terneyre, puis déchargées à Lyon.

– Il est très bien cet appartement.

Après la vérification du compteur d'EDF, ton père vous emmène prendre un verre, sur le chemin il remarque d'autres Renault 5.

– C'est vrai qu'en ville, c'est pratique pour se garer.

Vous entrez dans un véritable bistrot lyonnais avec nappes à carreaux et serveur désagréable. Tu regardes tout et parles beaucoup. Tes parents t'écoutent. Tu leur expliques le programme universitaire, ils ne comprennent

pas mais sourient, un peu figés ; exactement comme tu souriras à ton fils, trente-cinq ans plus tard, quand tu lui demanderas en quoi consiste « concrètement » son métier et qu'il te répondra :

– Si tu veux, le C.G., c'est celui qui fait l'interface entre le comptable et le manager, qui fait le raccordement entre les objectifs qui viennent de la direction et les moyens financiers, son rôle est de rationaliser au maximum l'efficacité de la boîte. C'est à la fois du reporting et de l'analyse, si tu veux. Moi, c'est qui me plaît, c'est que le C.G. peut même avoir un rôle de pilotage, ou (ajoutera Xavier devant ton air interdit) de copilotage, comme dans un avion...

Mais vient déjà l'heure de se séparer. Les prochaines vacances sont loin, ils te disent qu'il ne faut pas hésiter à revenir en fin de semaine, qu'ils viendront te chercher à la gare, car même si tu es grande maintenant il ne faut jamais avoir honte de demander de l'aide à ses vieux parents. Un bruit de moteur. Papa et maman sont partis.

Tu esquisses trois pas dansants de gymnastique. Tu contemples par la fenêtre – d'un regard pas encore usé par l'habitude – les lumières de la ville qui s'allument, tu te sens parcourue d'une pulsion joyeuse, électrique, irrésistible : l'envie de sortir marcher dans les rues. Ces rues qui sont pavées, remarques-tu ; la Saône est belle ; il faudrait aller voir le parc là-bas ; revenir prendre un café à cette terrasse ; mais la température fraîchit... Une demi-heure plus tard, la fatigue de cette journée te fait rebrousser chemin. Tu veux retrouver *ta* rue, *ton* immeuble, prendre l'ascenseur, tourner la clef dans la serrure. Silencieux, ton appartement t'attend.

Et voilà que ce premier soir où tu dînes toute seule, enfin débarrassée des odeurs paternelles, des bigoudis et autres ragots du bourg, au lieu de te sentir libre, soudain tu as peur.

La solitude, voilà l'ennemi.

Tous les matins en te levant, un de tes premiers gestes était de coincer le moulin à café électrique entre tes cuisses et d'appuyer sur un bouton rouge ; le moulin vibrait en émettant un son aigu. Des années plus tard le moindre bruit strident ; bruit violent s'enfonçant dans tes oreilles ; te rappellera toujours les matinées de cette époque-là. L'eau bouillait sur le gaz derrière toi. Tu remplissais le filtre, le plaçais sur la cafetière et versais l'eau chaude en trois fois. La première fois un trou se formait dans le marc, la deuxième fois tu mettais l'eau sur les côtés. Tu étais poursuivie par cette odeur de café et de froid du matin, par ce bruit désagréable dans tes oreilles, ces matins où tu attendais que l'eau coule, ton regard tombant sur le linoléum de la cuisine. La troisième fois tu vidais la casserole de plus haut avec un mouvement circulaire du poignet, le marc formait maintenant un bloc au fond du filtre. Tu bâillais, sans pensée, et toujours tu attendais que l'eau coule.

Tu te maquillais tranquillement ; au moins ta mère n'était pas là pour te surveiller. Les escaliers étaient vite descendus, tu trottais élégante jusqu'au Rhône, entrais dans la faculté, ton cerveau prêt à être rempli par les *grands enjeux économiques de demain*. L'air sentait la raffinerie de Feyzin.

La matinée passait vite. À la pause de midi, il fallait faire un choix. Si tu n'avais qu'une heure, tu avalais un casse-croûte sur un banc puis traînais dans les couloirs. Si tu avais deux heures de libre, tu rentrais chez toi ; mais là ; en préparant un repas bancal, entre la fourchette et le couteau quand tu te mettais à table, un malaise t'étreignait. Tu mangeais vite. Une espèce de sieste venait combler les temps avant la reprise des cours. C'était le moment où

le soleil mettait à nu le blanc sale de l'évier, où un nœud dans ton ventre te faisait écouter le moindre bruit du dehors, le voisin qui marchait en haut, en bas des klaxons. Inquiète à l'idée d'être en retard tu reprenais ta sacoche et refaisais le chemin du matin sans dynamisme. Un mois était passé. Tu connaissais les rues de ton quartier, ta curiosité s'affadit, tu n'avais pas la force de te lancer dans de longues promenades citadines, la seule chose qui te tentait régulièrement était le lèche-vitrines rue de la République, mais à quoi bon quand on a un si petit budget. On te voyait travailler à la bibliothèque universitaire : il y avait de jolis garçons.

Revenue dans ton appartement à dix-huit heures, commençaient les heures les plus solitaires. Tu pouvais les occuper en faisant quelques courses, en rangeant l'appartement, en lisant des photocopiés. L'idéal aurait été d'aller au cinéma mais tu n'avais pas le courage de ressortir seule. Tu plongeais du riz dans une casserole, il allait inévitablement gonfler et chaque soir se jouait la déception du dîner. Tu pouvais te mettre à table à dix-neuf heures ou à minuit, commencer par le dessert, ne pas manger du tout, aucun rite n'était plus à respecter et ce flottement même te faisait perdre l'appétit. Tu mastiquais des carottes râpées en détaillant le même paysage urbain par ton unique fenêtre. Tu avais beau écouter la radio, l'absence d'une autre assiette à côté de la tienne portait dans ton cœur une ombre à laquelle tu ne t'habituais pas.

Quand tu pénétrais dans ton immeuble, il y avait un large couloir carrelé de vert pâle et de vert foncé. Les carreaux montaient sur les murs à hauteur de deux mètres et finissaient en une frise crénelée. Tu arrivais à une porte vitrée, tu la poussais. Derrière étaient suspendues les boîtes aux lettres de l'immeuble, la tienne était en bas à droite, tu n'avais pas de courrier, tu marchais jusqu'à l'ascenseur, écartais ses grilles métalliques et appuyais sur

le bouton numéro 4. Alors ; transportée par la mécanique, tu te détendais. Les cages d'escalier fortement éclairées laissaient passer une faible lumière qui, hachée par la ferraille des grilles, se réfractait sur la boiserie intérieure en de fins rayons jaunes, certains montants, d'autres déclinants, suivant les différents paliers que l'ascenseur atteignait puis quittait. Ces rayons entrecroisés passaient sur ton visage, en lignes et en pointillés, c'était un temps neutre ; il était lent, cet ascenseur, et tu regardais dans le miroir ton visage parcouru par ces rayons de lumière, franchissant les seuils avec cette impression étrange de traverser les plafonds. En haut, il restait quelques marches ; te voilà rentrée.

Le dîner s'avalait, la vaisselle se faisait, contre des couvertures tu te blottissais, tu éteignais la lumière mais il était impossible de dormir. Tu te sentais mieux si tu avais parlé à quelqu'un dans la journée, n'importe qui. Il suffisait de trois phrases échangées pour que ton malaise s'amoin-drisse, cela pouvait être un poinçonneur de tramway, un professeur, une camarade ; quelqu'un te regardait, ta solitude se fissurait. Mais après une journée entière sans parler à personne durant cet automne où tu te découvrais si timide, tes grands yeux demeuraient ouverts dans le noir – car il est difficile de s'endormir dans une maison où personne d'autre, dans aucune autre chambre ; aucun enfant, aucun ami, aucun parent ; ne s'enfonce avec nous dans la nuit.

Et pendant que tu cherchais le sommeil dans cet appartement sans passé, tu te rappelais ces repas de fête où, toute petite fille, tu t'endormais sur une chaise au milieu de la salle où dansaient les adultes, et où il y avait toujours quelqu'un alors – ta mère, ton père, un oncle – pour te prendre dans ses bras de géant et t'amener dans une chambre où dormaient déjà des enfants ; l'adulte délicatement te posait sur un lit, t'enlevait tes chaussures, te

bordait, dans une dernière image tu le voyais sortir en refermant la porte, l'adulte laissant derrière lui un sentiment de sécurité profond, un souffle chaud et souverain, sous lequel tu te rendormais immédiatement.

Tu as bougé. Tu as remonté la couverture jusqu'au menton. Depuis les quais résonne le vrombissement monotone des autos. Tu fixes la tache sombre que découpe le poster sur le mur. La fatigue alors, une sorte de désespoir, de déception, tout craquait. Et tu pleurais dans ton lit, triste comme une enfant punie. Au matin le réveil sonne. Personne ne t'avait préparé de café et personne ne t'avait acheté de croissants. Les week-ends dans un plus grand désœuvrement encore.

Aussi dans tes souvenirs ces premières semaines à Lyon ont-elles été effacées de ta mémoire aussi sûrement que les mornes ennuis d'une salle d'attente d'un dentiste anonyme ; puisque ce sont des moments sans charme, sans utilité, sans signification, des moments dont on ne peut rien faire, et qui se fondent dans une sorte d'ouate pour disparaître de notre mémoire à peine la journée achevée. Demeurait un malaise, une peur que tu dissimulais à tes parents quand tu leur téléphonais depuis une cabine. Tu leur disais que tout allait bien, ton appartement agréable, la ville « belle et brumeuse », mais en vérité ces premières semaines seront effacées ensuite par Chloé, la camarade, l'amie, qui débarque dans ta vie. Et le temps enfin ; ce dont tu rêvais ; le temps enfin, s'accéléra.

La première image de Chloé, c'est celle d'une fille aux cheveux longs, assise en hauteur dans les amphis, fille au rire sonore qui l'avait fait remarquer, y compris des professeurs. Plusieurs garçons gravitaient autour d'elle, très rapidement ils avaient formé une petite troupe distincte

des autres. Le midi ils mangeaient des sandwiches au thon en débattant de sujets sociétaux. Chloé avait quelque chose de supérieur, tu la croyais lyonnaise, pour cette raison, tu n'osais pas lui adresser la parole. Mais l'étudiante avait remarqué ta beauté ainsi que les regards que certains garçons de son groupe lançaient vers toi. C'est elle, un jour, qui te complimente sur ta jupe, trouvant sa coupe « pas commune ». Tu lui réponds sans réfléchir que c'est ta mère qui l'a cousue. Contrairement à ta crainte, elle se montre très admirative.

– Moi, ma mère en est restée à la lessive !

Ce sont d'abord des rires pendant les interours, des cafés sur le zinc, des déjeuners au Resto-U, elle vient chez toi, tu vas chez elle, vous devenez inséparables. La ville en est changée. Tu as enfin quelqu'un avec qui te balader le soir, quelqu'un pour t'attendre devant la salle numéro 6, pour discuter des garçons les plus craquants et des profs les plus vaches. Chloé te fait essayer ses vêtements en te donnant des conseils pour être « plus belle encore ». Tu lui racontes ton père dans son garage, la gym, Antoine et le premier baiser. Elle t'écoute en faisant bouillir du thé sur la plaque électrique, « Mince alors », « C'est épatant », dit-elle. Chloé n'est pas de Lyon, au contraire d'une province plus éloignée que la tienne, la Savoie. Pourtant elle est née à Paris, ça vous laisse rêveuses toutes les deux.

– Tu t'en souviens ?

– On est partis après leur divorce, ma sœur avait quatre ans, moi deux : aucun souvenir.

– Si j'habitais Paris, je n'en partirais jamais.

– Et comment ! Si tu savais comme ils sont bouseux, dans mon coin...

Elle te raconte à son tour comment son père a quitté sa mère, comment elle a fumé sa première cigarette, comment tu ne peux pas rater une pâte à crêpes. Tu te rappelles ; vos bavardages étaient sans fin, vous buviez du vin

pas cher tandis que la moindre rumeur, la moindre envie de voyage, le prochain devoir sur table, les œillades dans l'amphi, tout était décortiqué dans cette ivresse de parole qui t'avait tant manqué. Quand la bouteille était vide, vous mettiez un disque et chantiez des refrains du type *Dis-moi que tu aimes, Je suis celle qui t'attend, Mais qu'est-ce que tu fais là ?* Il suffisait à l'époque de sortir un vinyle et de le poser sur l'électrophone.

Vous avez voulu habiter ensemble dès la rentrée suivante. À Terneyre, on a craint de « se faire avoir » et on a téléphoné aux parents de Chloé. Vu qu'ils étaient à peu près de même condition, tout se passa bien. Tu avais réussi tes examens, tes parents pouvaient tout de même te faire confiance.

– Ça vous fera des économies.

– Si tu rates ton année, on sera bien malins avec nos économies !

– Mais c'est bon, je ne la raterai pas...

– Ah ben, toi. Tu crois que tout t'est toujours servi sur un plateau !

Heureusement octobre arrive toujours après septembre. Et c'est de nouveau la rentrée, de nouveau Lyon, de nouveau Chloé. Dans votre appartement avenue Berthelot vous n'aviez mis dans la salle à manger qu'une table basse et des poufs, sans doute que dans vos esprits les chaises c'était déjà un truc de vieux. Tu faisais la cuisine, Chloé la vaisselle. Terminés les coups de cafard de la rue des Remparts-d'Ainay, tu étais membre d'une bande où se mêlaient les prénoms, Gilles, Régis, Juliette, et les appartements, vous restiez dormir chez les uns et chez les autres, vous partiez camper, toujours d'accord pour vous rendre des services en cas de panne de vélo ou de chagrin

d'amour, toujours disponibles pour écumer les bars, surtout La Renaissance, votre repaire sur l'avenue. À l'heure de la fermeture, vous rentriez dans le salon aux poufs. Tu faisais des pâtes, Gilles tendait le tube de ketchup par-dessus vos assiettes et les arrosait toutes en même temps, il y avait des éclaboussures et des hurlements, des phrases comme « Qu'est-ce qu'on rigole », « Vas-y raconte », « Non mais sans déconner ».

Une photographie reste de cette époque – une photographie qui t'a accompagnée longtemps avant d'être collée dans un album qu'on ne regarde plus en dehors des hasards que créent les jours de grand ménage ; quand nous décidons de ranger une armoire entière, parce que c'est le printemps, parce que « depuis le temps que je dois le faire... », mais qu'à peine avons-nous commencé cette entreprise, nous nous arrêtons en découvrant un album poussiéreux, l'ouvrons, nous attardant sur une image, émus ; et quand nous reprenons plus tard le travail, c'est le cœur alourdi et pourtant réchauffé, comme habité par les visages fugitifs et heureux de notre jeunesse.

Sur cette photo vous êtes cinq dans le salon aux poufs, Fabien, Régis, Chloé, Viviane et toi. Les trois filles sont assises par terre et les deux garçons debout. Le premier, à gauche, a le visage orné d'un maigre collier de barbe, il pointe du doigt les filles, l'autre croise les bras sur son pull marin. Tu es accroupie au centre, les mains sur tes genoux, vêtue d'un chemisier à fleurs ; ton sourire est splendide. Ce qui te frappe aujourd'hui, c'est l'uniforme minceur de vos corps, de vos jambes, longues et entremêlées aux pieds de la table, les mains qui montrent à l'objectif une cigarette ; minceur accrue par des vêtements collants – toile de jeans pour tous –, garçons et filles portant les mêmes chevelures mi-longues, les mêmes sous-pulls de couleur sculptant le haut des corps pris dans un même

mouvement. Comme tu étais jeune alors, tu étais sans enfants, sans attaches, tu parlais sans cesse, glissais sur tout, chantais, fumais, dansais, riais fort.

Votre bande partit en Espagne au mois d'août suivant. De ce voyage tu te rappelles :

les portraits de Franco ; tu croyais que c'était juste son prénom, t'étonnant qu'on puisse être si familier avec un chef d'État ;

l'odeur de la 2CV, quand la banquette arrière chauffait au soleil ;

les heures d'ouverture des magasins décalées l'après-midi ;

le goût de l'*horchata* ;

mais surtout la mer, la première fois que tu y allais si longtemps.

Votre camping donnait sur la plage. Dès le réveil tu allais te baigner. « Elle est super bonne », disais-tu en revenant petit-déjeuner. Les garçons te souriaient autour du butagaz. Peut-être sentaient-ils qu'en te baignant quelque chose en toi s'épanouissait, tant tu riais en les rejoignant, du sel resté collé à ta peau. Le soir vous nagiez ensemble puis avaliez à mains nues des sardines grillées achetées sur le bord de la route ; au loin une guitare ; dans ces moments-là tout était si beau ; tu te sentais si bien que tu avais en face du soleil rouge se noyant dans le bleu un sentiment d'un ordre presque métaphysique.

Un jeune Espagnol qui parvint à se glisser dans ton lit en auberge de jeunesse te laissa un souvenir supplémentaire : ce fut ton dépucelage. Quand le fameux Pedro t'embrasse dans cette bodega, tu es d'accord, tu veux réaliser le désir *jusqu'au bout*. Alors pourquoi une fois dans la chambre n'as-tu plus vraiment envie ? Tu l'as fait quand même, par curiosité autant que par politesse ; mais la sensation dominante n'est pas le plaisir, plutôt la gêne

d'être nue contre un homme nu. Heureusement Chloé te permet de parler de cette expérience pendant des heures.

– Tu vas trouver ça trivial, mais je ne pensais pas qu'il fallait tant ouvrir les cuisses.

La mer, elle, va te manquer. Allongée sur le sable, tu soupîres. Comme c'est injuste que demain les soleils espagnols continuent à se coucher sur les vagues sans toi. En France, évidemment, rien ne peut être si beau. Vous nagez encore une dernière fois, il y a une grande soirée alcoolisée avant de rentrer à Lyon. Trois semaines plus tard vous êtes de nouveau réunis dans votre colocation. À moins que la photographie n'ait été prise à cette soirée-là, quand vous vous étiez posé la question : « Quel est ton but dans la vie ? » Chacun avait répondu à son tour ; toi, tu te rappelles ; *ton but dans la vie était d'être heureuse* ; vous êtes tombés d'accord pour dire aussi : *être libre, voyager, être amoureux, avoir des enfants, s'épanouir dans son travail*. Tu te rends compte aujourd'hui que tu pensais que vous resteriez amis toute la vie, alors que quelques années suffiront pour que votre bande s'éparpille ou plus simplement s'évanouisse, sans dispute, juste au gré des déménagements, des mises en couple ou des maternités ; on s'écrit une lettre ou deux, on dînera ensemble tous les ans, puis tous les deux ans, un coup de téléphone, une carte de vœux pour le Nouvel An, puis une pensée seulement. Resteront Chloé, et bien sûr François : la mer dépose un limon.

Régis l'avait invité à une soirée chez vous après le cours de ping-pong qu'ils suivaient ensemble. Comme François était venu à vélo, son visage arborait cet air poétique que donnent facilement à un jeune homme pas trop vilain des cheveux ébouriffés. Il restait debout contre le

mur, visiblement mal à l'aise dans ce commencement de beuverie. Prise d'une sorte de pitié, tu lui adresses la parole, lui posant même des questions. François te répond longuement. Il a choisi un peu au hasard les études de mathématiques, même s'il ne comprend pas tout, ça lui plaît bien, il habite à Villeurbanne, il trouve Régis très gentil de l'avoir invité, il a peur d'avoir raté ses examens. Le sérieux de ses propos l'éloigne des fous rires de tes camarades déjà ivres et le rend, par contraste, intéressant. La conversation continue.

– Si tu as échoué, tu peux faire autre chose. La fac, ce n'est pas ce qui rend intelligent. (Tu aimais bien dire ça depuis que tu étais à l'université.)

– Oui. Surtout que je n'ai pas de problème pour m'adapter, il paraît que j'ai un caractère facile.

– Moi, c'est drôle, mes parents m'ont toujours dit le contraire !

Tu te sens tout de suite en sécurité près de lui. Vous êtes maintenant dans la cuisine, lui assis, toi debout en train de sortir du placard quelques biscuits. « Je n'osais pas demander, mais le ping-pong ça creuse. » Il mange. Tu lui sers un verre d'eau et te mets à lui raconter avec quelle impatience tu avais voulu venir à Lyon. En retour, il te décrit le sentiment de liberté qu'on peut éprouver en se promenant sur les quais. C'est absolument fascinant.

– Surtout le Rhône. Son cours est si puissant !

– Mais la Saône aussi, plus petite, me plaît beaucoup : on a l'impression d'être à la campagne quand on la longe à vélo les lendemains de pluie.

Il te parle de ses frères qui lui manquent, toi de la souffrance de n'avoir pas eu de compagnon de jeux.

– Si tu savais comme c'est triste d'être fille unique.

Il t'approuve. C'est pour ça que, plus tard, tu auras plusieurs enfants.

– C’est vrai que grandir seul n’est pas gai... Je ne pense pas qu’on soit fait pour ça. Moi j’aime bien voir des gens. D’ailleurs dès le matin je vais prendre mon café au comptoir.

Il n’y a qu’un homme, un vrai, qui peut faire ça : prendre son café sur le zinc.

– Et en même temps, dans les amphis et les tramways, quand il y a trop de monde, je suis contente de m’isoler à la bibliothèque.

– C’est vrai que le silence de la campagne me manque. On aimerait parfois trouver un refuge où s’abriter...

Il dit cette dernière phrase en te regardant fixement. Tu baisses les yeux. François est vêtu d’un pantalon de velours et d’un pull en cachemire qui semble doux comme une peluche. Sans réfléchir tu lui demandes si tu peux toucher la laine : « J’en ai jamais vu des comme ça. » François, surpris, tend un bout de tricot vers toi. Mais alors que tes doigts caressent le tissu, une gêne délicieuse vous envahit. François te regarde encore quand un bruit te fait sursauter : c’est toute la bande qui s’en va en brailant. L’horloge électrique de la cuisine affiche deux heures du matin – c’était une petite horloge ronde à pile unique, suspendue au-dessus de la gazinière, elle faisait partie de la multitude d’objets en plastique qui avait envahi les intérieurs français à partir des années 1970, ses concepteurs l’avaient voulue extrêmement simple, éloignée de l’esthétisme surchargé des horloges de grands-mères. Ses deux aiguilles rouges à bout rond sur fond blanc formaient un repère dans votre maison ; tu pouvais lire le cadran dès le couloir de l’entrée, il vous prévenait de l’heure des cours, et si un silence s’installait dans une conversation, le mécanisme, lui, continuait. François ne partait pas. Tu te dis que le réveil sera difficile demain puis, tu songes à toutes les fois où dans ta chambre d’enfant tu te demandais quand tu allais rencontrer quelqu’un ;

quelqu'un qui te comprenne ; à présent tu es là à parler avec cet inconnu, chacun complétant les propos de l'autre dans une délicieuse affinité. Combien tu aurais voulu qu'elle se prolonge, cette heure, malgré tes yeux qui se fermaient, bercée par la voix monocorde de François qui racontait comment avec ses frères il construisait des cabanes en forêt.

– Quelle chance ! Moi je suis fille unique.

Tu te répétais. Il y eut un silence. François se leva.

– J'espère que je n'ai pas abusé de ta patience.

– Ben non, c'était sympa.

Tu lui fis la bise maladroitement.

François fut si bouleversé par cette rencontre qu'il se coucha en laissant la vaisselle déborder de l'évier, contrairement à ses habitudes de garçon propre. Quant à toi, tu ne vas pas en cours le lendemain, ce seront des heures à parler de lui avec tes copines, à reconstituer la conversation, à te demander si tu étais « amoureuse ».

– L'amour ça se sent tout de suite quand il arrive.

– Pas forcément, ce peut être comme un charme, tu sais, une cristallisation. (Juliette faisait des études littéraires.)

– Si tu es amoureuse, tu dois penser à lui tout le temps...

Toi, plus tard, à Chloé :

– Ça se trouve, rappelle-toi Pedro en Espagne : ce n'est que du désir.

– De toute façon, François n'est pas le style à coucher pour s'amuser. Ça se voit tout de suite.

– Il me semble en effet beaucoup plus romantique.

– Il faudrait d'abord savoir s'il a une copine.

– Tu te renseigneras ? Je ne veux pas être le dindon de la farce.

Ça t'étonnait de reprendre des expressions de ta mère : être le dindon de la farce, se faire manger la laine sur le

dos, ne pas tomber de la dernière pluie... Revenaient aussi toutes ces vies tragiques de femmes abandonnées, trompées, entretenues par des hommes décadents ou tuées par des faiseuses d'anges. Il y a deux ans en arrivant à Lyon, tu t'en serais moquée. Mais, au fond, peut-être avaient-elles raison, vos mères : alors que tu admirais les femmes sans soutien-gorge qui choisissaient entre plusieurs amants celui avec lequel elles allaient *s'envoyer en l'air ce soir*, combien tu avais eu peur de n'avoir pas tes règles, après Pedro ! Pendant dix jours tu avais imaginé le pire. À l'idée d'être enceinte, tu t'étais sentie une marie-couche-toi-là, après coup tu avais eu honte d'avoir si facilement « cédé » à un inconnu. Il faut dire que cette première pénétration, après force bavardages, avait été jugée décevante. Le lendemain matin Pedro était parti rapidement et toi, fatiguée d'avoir mal dormi, tu te rappelles ; la mer n'avait pas changé d'une vaguelette. L'amour, c'était forcément autre chose. Alors tout ce qui t'avait plu en Espagne ; te donner à un presque inconnu ; tout ce qui t'avait fait frémir quand Pedro t'avait abordée dans cette bodega ; connaître l'amour physique, être possédée par un homme à la peau mate ; devant le tendre visage de François, devenait un contre-exemple. En secret tu désapprouvais Chloé de coucher si souvent. Tu te disais prête au contraire pour une *vraie relation*, afin de construire quelque chose avec celui qui serait *le bon*.

– Je ne veux plus me faire avoir.

Disais-tu sur le ton d'une femme qui a derrière elle une longue vie d'amours déçues.

Tes pensées s'accrochèrent facilement à François ; tu te demandais si c'était lui, cet homme capable de t'aimer, de te rassurer, d'être surprenant, de te comprendre sans rien lui dire, de te protéger tout en te laissant libre, de t'être fidèle, d'élever vos enfants, d'avoir un bon salaire et de ne pas rentrer trop tard à la maison. Est-ce que tu lui

plaisais ? Voulait-il sortir avec toi ? Te trouvait-il belle ? Et tu te remémorais ce moment troublant où tu avais touché son pull.

Le cadran dans la cuisine a tourné ses aiguilles pendant dix jours quand vous vous retrouvez devant le cinéma Pathé. Tu as accepté son invitation avec joie mais, à présent que vous êtes seuls, une gêne vous pousse, lui à se taire, toi à parler beaucoup. Quand l'obscurité se fait dans la salle tu regrettes que ton compagnon ne tente pas une caresse : il te laisse l'accoudoir en entier. Puis tu oublies sa présence. Le film est très bien et la conversation porte ensuite sur l'intrigue et sur les personnages. François t'écoute.

– Bien ! C'est rare les hommes qui écoutent.

Commenta Chloé ensuite.

Il t'emmène dans une pizzeria, il règle l'addition.

– C'est la classe, non ?

Il te raccompagne avenue Berthelot. Vous parlez encore une heure sans réussir à vous quitter. Tu n'oses pas lui proposer de monter.

– Quelle idiote ! Moi je lui aurais dit de venir prendre un dernier verre.

Mais François avait qualifié amicalement Chloé de femme « un peu déjantée », tu pressens qu'il aime les filles sérieuses et tu te promets de nouveau de ne pas céder facilement. Dès qu'il repart sur son vélo, tu montes quatre à quatre les escaliers, radieuse et hystérique tu réveilles ta coloc pour lui raconter la soirée. François – lui apprends-tu entre autres choses – a raté ses examens, il ne sait pas quoi dire à ses parents, vous avez cherché ensemble des solutions à ce très romantique échec, et il t'a proposé un autre cinéma, « peu importe le film ».

– Il a dit ça ? Mais alors c'est dans la poche !

En effet. Ce 12 mars 1974, alors que tu l'attends pour la seconde fois devant les affiches du Pathé, ton futur mari,

après les deux bises conventionnelles, sans rien dire, t'embrasse à pleine bouche. Tu juges cela d'une audace !

– Ah oui, tout de même, c'est pas mal.

François te demande ensuite si tu veux voir le film. Tu crois qu'il ne veut pas, tu dis non. Il t'enlace de nouveau, et vous restez longtemps tous les deux dans les rues. Au petit bonheur vous marchez ; perdus, heureux, vous arrêtant dans un café illuminé, repartant ; lui te tenant la main avec des yeux ravis, t'embrassant à nouveau, puis défaisant votre étreinte, tu te replaces à ses côtés et vous marchez encore ; ainsi voit-on aujourd'hui comme hier des amoureux se promener, grisés, les jambes molles et pourtant sans fatigue dans une ville qu'eux seuls voient et qui s'ouvre pour eux. Et ce soir, c'était vous, c'était toi, ce couple enlacé, ces voitures indifférentes glissant à vos côtés, le jaune de leurs phares éclairant vos visages ; c'est vous qui traversez ce pont majestueux, lui qui t'embrasse contre la rambarde, les lumières de la ville reflétées dans le fleuve en mille étoiles tremblantes, avec, tout au-dessus, bien entendu la lune.

– Comme c'est beau !

Dans un souffle tu lui confies qu'adolescente tu as voulu te suicider, non pas seulement par désespoir mais pour faire de ta vie « quelque chose d'exceptionnel ». François dit vivement :

– Mais tu es une fille exceptionnelle !

Tu l'embrasses à pleine bouche. Il te serre contre lui.

– Tu sais, j'avais peur que tu me repousses tout à l'heure.

– Te repousser, moi ? Plutôt mourir !

Et comme tu trébuches au même instant sur la chaussée, tu ajoutes :

– Enfin, pas tout de suite !

Et pour la première fois depuis que vous vous connaissez, vous riez (en fait, c'était ça le problème avec François,

tu aurais pu le voir tout de suite : un garçon calme, sérieux, fiable, mais, excepté quelques gestes fulgurants qui, dans sa vie, pouvaient se compter sur les doigts d'une main – des gestes comme ce baiser du 12 mars qui lui avait demandé des efforts immenses –, l'originalité et l'humour étaient très rares chez lui). Incapables de vous séparer, vous êtes venus dans son appartement. François sent, par quelques distances accrues, que *tu ne veux pas*, il ne cherche pas à te faire changer d'avis, sans doute secrètement soulagé de cette réserve, n'étant pas homme à cumuler plusieurs audaces en un seul soir. Il te laisse le lit de sa petite chambre et va s'installer sur le canapé. Épuisée par toutes ces émotions, tu t'endors très vite. Le lendemain le bruit de la douche te réveille.

Tout est si naturel. François comme toi boit du café sucré et préfère les biscottes au pain. Vous vous quittez en bas de l'immeuble en disant « À demain », votre vie de couple commence ainsi. Quelques jours plus tard tu es assise sur son lit. Il te caresse les seins, il te dit que tu es belle, qu'il t'aime d'amour depuis le premier jour (ou quelque chose comme ça). À quoi bon jouer davantage la pudeur puisque tu es sûre maintenant de lui plaire ? Tu l'aides à te déshabiller. Il t'embrasse, tu le touches. Ce n'est pas effrayant de coucher avec François, c'est juste continuer votre conversation sur un autre mode, c'est doux et sans complication ; vous le faites et le refaites une grande partie de la journée ; enfin ; l'onde chaude trouve à s'étendre en toi ; enfin ce moment où nous pouvons serrer contre nous un autre corps qui nous désire.

Ensuite ; quand tu reprenais le train le dimanche soir, après de courtes vacances à Terneyre ; quand ton père te déposait chargée de valises devant la gare de Valvoisin – le vieil homme tenait à t'accompagner dans le wagon pour être sûr que tu aies une place assise – il te disait des mots d'une tendresse inexprimée d'ordinaire, puisqu'il était un

moment seul sans ta mère ; il te serrait la joue entre ses gros doigts, « Prends soin de toi ma puce », et ses yeux n'avaient pas la même couleur. Mais toi tu ne remarquais pas cette affection profonde, tu attendais le sifflet du chef de gare. Quand le train démarrait enfin, ton père te faisait un dernier signe de la main, puis il s'en allait, à la fois fier de son étudiante et le cœur lourd de retrouver une maison où ta présence, même boudeuse, avait donné une teinte différente à ses journées trop semblables. Le vieil homme allait rejoindre ta mère. Tu ne savais pas que ce soir-là serait triste pour eux, qu'avec douleur ils noteraient ; chacun solitaire ou peut-être ensemble ; que leur fille leur échappait, qu'elle faisait sa vie maintenant, *que veux-tu*, ignorant qu'à peine installée dans le compartiment, celle-là même qu'ils avaient langée, soignée, éduquée, inclinerait la tête sur le côté, et, les yeux à revers du paysage, se vautrerait dans la délicieuse pensée de l'homme qui l'aime. Le dimanche passé chez tes parents s'éloignait aussi vite que les collines locales pour laisser place à une large plaine où s'étalent à plaisir les pensées amoureuses ; et, si chaque arrêt en gare te sort un instant de tes rêves d'amour, comme une parenthèse suspend un moment les phrases, la légère secousse de chaque nouveau départ te replonge dans ton langoureux attendrissement. Tu pensais à son sourire, à ses cheveux, à ses caresses, à vos premières paroles tout à l'heure à Lyon ; tu te demandais s'il allait t'attendre sur le quai, tu faisais la liste de toutes ses qualités ; tu jouais les scènes précédemment vécues ensemble, remarquant, en les faisant revivre sur le mode majeur de ton imaginaire, à quel point ce geste de sa part avait été gentil ou combien son regard sur toi pouvait être ardent ; tu pensais à lui avec le recul que donne depuis une hauteur la vision d'un paysage familier ; et, vraiment, vraiment, tu ne lui trouvais aucun défaut. Il était l'Homme, il était l'Amour. Personne dans le compartiment n'osait